

LIVRE Un tramway nommé Mwanza Mujila

Voilà un livre qui, de la première à la dernière page, ne vous laissera pas en paix. A peine respirer. Il se passe tant de choses dans ce bar Tram 83 qui donne son titre au premier roman de

Fiston Mwanza Mujila. Véritable poumon d'une ville africaine lambda, il palpète d'une vie nocturne turbulente : entre alcool, sexe et palabre politique, tout s'y trame et s'y dénoue au rythme du jazz ou de la rumba. Un tourbillon de destins où papillonnent prostituées, étudiants en grève, touristes, traîne-misère et creuseurs, et où Lucien, professeur d'histoire et écrivain, et son compère Requiem, voyou coureur de jupons, viennent prendre la température du pays. Extrait : « *Il est des villes qui n'ont pas besoin de littérature : elles sont littéraires. Elles défilent poitrine*



matias / métailie

bombée, la tête sur les épaules. Elles sont fières et s'assument en dépit des sacs-poubelle qu'elles promènent. La ville-pays, un exemple parmi tant d'autres... Elle vibrait de littérature. » Originaire de Lubumbashi, dans le sud de la République démocratique du Congo, le jeune Fiston Mwanza Mujila, poète et auteur de théâtre, connaît bien, pour y avoir vécu, l'intensité des mégapoles africaines. « On est en

FISTON MWANZA MUJILA déroule un tourbillon de destins pris dans la démesure d'une ville africaine ordinaire.



Tram 83, de Fiston Mwanza Mujila, Métailie, 208 p., 16 €.

ville pour lutter, nous confie-t-il, mais c'est aussi un lieu d'énergie, d'espoir et de créativité. » Son écriture, haletante, prise dans l'étau de l'urgence, cavale d'énumérations sans fin en ponctuations de phrases leitmotive, comme ce « Vous avez l'heure ? » sans cesse répété par les filles de joie. Elle crée un théâtre du désordre où la dérision s'impose. Une manière de prendre le dessus sur une réalité coriace, de l'apprivoiser et d'envoyer valser au passage capitalisme et autres malédictions du monde moderne. Avant de se donner à l'écriture, Fiston Mwanza Mujila rêvait d'être saxophoniste. Il a, faute de pouvoir assouvir sa passion, « remplacé le saxo par la langue française, le son par les mots », dit-il. Mais le rythme, lui, est resté. Cette cadence effrénée, parfois à contretemps, donne au récit un souffle rare, et ce texte s'impose comme une formidable ode à la vie. ■ FRÉDÉRIQUE BRIARD

MUSIQUE Le salut selon Leonard Cohen

Le songwriter montréalais à la voix grave Leonard Cohen a toujours été amoureux des mots tout autant que des femmes. Toujours mélancolique. Toujours mystique. Même en 1967, au temps de *Suzanne* et *Marianne*, lorsque le « lord Byron du rock », comme on le surnomme, cueillit la scène musicale avec ses *Songs Of Leonard Cohen*, un recueil de poèmes, ni tout à fait chansons, ni rock, ni œuvre littéraire, mais bien les trois à la fois. Et ce n'est pas en 2014, à présent octogénaire, que celui qui fut ordonné moine bouddhiste zen en 1996 sous le nom de Jikan (« le Silencieux ») va changer sa singulière façon

Popular Problems, de Leonard Cohen, Sony.
Leonard Cohen, L'homme qui voyait tomber les anges, de Christophe Lebold, Camion blanc, 720 p., 36 €.



lorca

de faire. Seule sa voix suit, elle, les chemins rocailleux de la vie. De baryton, elle se fait plus basse, plus cavernueuse, plus profonde. Vrombissante, elle sert de fil conducteur à *Popular Problems*, son magique treizième album studio, suite logique d'*Old Ideas*, sorti en 2012, après un silence discographique de huit ans. Et narre le monde selon Leonard Cohen, en prévenant dès *Slow*, le morceau d'ouverture : « *It's not because I'm old/It's not because I'm dead/I always liked it slow/That's what my momma said.* » Tout en lenteur, donc, sur de minimalistes airs bluesy - *Almost Like The Blues*, *My Oh My* -, country - *Did I Ever Love You* -, gospel - *Samson In New Orleans* - et folk - *You Got Me Singing* -,

le dandy crooner creuse ses sujets de prédilection : l'amour, la mort, la solitude, la foi, le salut, la guerre. Comme *A Street*, chanson écrite depuis le 11 septembre 2001 et sans cesse réécrite depuis. Ou *Born In Chains* dont le texte évolue depuis quarante ans, « la seule chanson qui n'est jamais à la hauteur de mes espérances », a-t-il confié. Des espérances qui en neuf morceaux et trente-six minutes continuent de faire vibrer l'âme d'un poète questionnant sans relâche le verbe et le monde tel qu'il va, sans jamais avoir fait montre du moindre désabusement. Comme le démontre brillamment Christophe Lebold dans *Leonard Cohen, l'homme qui voyait tomber les anges*, une érudite, vibrante et inspirée monographie consacrée à l'intemporel créateur de Hallelujah. ■ MYRIAM PERFETTI